



L'apprentissage connexionniste : e-learning, MOOC et réseaux sociaux

Dossier documentaire

Direction de l'ingénierie CNFPT

Denis Cristol – 23 avril 2013

Sommaire

Sommaire	2
<i>Préambule</i>	3
<i>Article 1 : L'essor du e-learning c'est maintenant</i>	4
Article 2 : Le boom du e-learning et des serious games en France	5
Article 3 Formation à distance : m-learning, rapid learning ou social learning ?	7
Article 4 : Stanford démocratise l'e-learning avec la plateforme NovoEd	13
Article 5 : 2013, l'année des Moocs en français ?	14
Article 6 : Le succès des MOOC ou l'université gratuite... ..	18
Article 7 : Comment financer des cours gratuits ?	20
Article 8 : EDUNAO : un MOOC à l'Européenne en cours de création par Cyril Bedel, son fondateur	21
Article 9 : Les MOOC, seulement quelques années d'existence.....	22
Article 10 L'éthique des Moocs	24
Article 11 : Le grand méchant MOOC ou la rupture en marche dans l'éducation supérieure.....	27
Article 12 : Un MOOC pour alimenter le débat citoyen.....	29
Article 13 : Réseaux numériques et réseaux sociaux : vers le développement de l' "autoformation sociale de configuration" ?	31
Article 14 : Mooc : mode ou révolution ?.....	31
Article 15 Autoformation et réseaux d'apprentissage Philippe Carré cite Sandra Enlart.....	34

Préambule

Ce dossier documentaire fait le point sur un trimestre d'activité intense en matière de formation à distance. Il se concentre essentiellement sur le phénomène des MOOC (massive open online courses).

Qu'il serait possible de franciser tout de suite avec l'appellation CLOM cours en ligne ouvert et massif comme le propose un des spécialistes de la question en France Jean Marie Gillot maître de conférence en informatique à Télécom Bretagne.

Il est maintenant distingué deux types de CLOM

- *Les CLOM qui font de la diffusion massive de savoir à partir d'une plate-forme (X MOOC)*
- *Les CLOM connexionnistes (C MOOC)*

Si la première catégorie renforce des modalités standards par lesquelles un maître diffuse son savoir, la deuxième modalité s'appuie sur le phénomène des réseaux sociaux numériques et de l'apprentissage réciproque.

Ce phénomène combiné avec la distribution massive d'informations via les téléphones mobiles transforme radicalement les façons d'apprendre. Trois paramètres sont ébranlés :

- *Celui qui donne de l'information, est un autre ce n'est pas forcément LE MAITRE, c'est quelqu'un dans le réseau (attention il s'agit de qualifier ce qu'il affirme)*
- *Les contraintes temps et espaces sont assouplies, car les moyens de connexions nomadisent les séquences d'apprentissage*
- *Le prix est toujours présent (acquisition du terminal, coût de connexion, coût de mise en ligne), mais l'économie du freemium permet à chacun d'accéder à des ressources*

Le mouvement est actuellement massivement enclenché par les grandes écoles, mais c'est l'ensemble des organismes de formation qui ont basé leur offre de service sur la seule mise à disposition de contenu qui risquent aujourd'hui de voir leurs participants se détourner d'offres traditionnelles et s'inscrire à des dispositifs ouverts, gratuites et facilement accessibles.

Il reste à vérifier la pertinence pédagogique et économique du modèle, la force d'attraction des diplômes pour l'instant encore hors de portée du modèle CLOM. Le besoin de contacts physiques avec d'autres, car le face à face pédagogique tant décrié pourrait se transformer en une relation de médiation avec d'autres distants via un écran qui ne convaincra peut-être pas tout le monde.

Article 1 : L'essor du e-learning c'est maintenant

<http://www.myrhline.com/actualite-rh/l-essor-du-e-learning-c-est-maintenant.html#>

07/04/2013 | Article | Formation, elearning | [DOSSIER SPECIAL](#)

L'essor du e-Learning n'a pas eu lieu dans les proportions espérées à sa création. La maturité des technologies, l'acculturation des entreprises au concept et au digital, l'essor du collaboratif pourraient bien changer la donne même si des freins, notamment culturels, demeurent.

Le e-Learning représente une part mineure des plans de formation (entre 10 et 15% selon [Place de la Formation](#)) mais « sa progression reste élevée : 15% par an », nuance Jérôme Bruet, CEO de [e-doceo](#), éditeur de logiciels de blended Learning (formation en présentiel et à distance).

Des vertus additionnelles et organisationnelles

Pour certains, le fort traditionalisme du domaine de la formation et sa complexité – une complexité pointée par le [Président de la République lors de sa visite à Blois le 4 mars 2013](#) – expliquent les ratés du e-Learning. D'autres rappellent qu'il n'a pas vocation à remplacer le présentiel. « Le concept a deux grandes vertus : l'une, additionnelle et organisationnelle, l'autre de création d'actions inédites », explique M. Bruet. Ainsi, quand une entreprise prévoit une action présentielle dans trois mois, elle peut commencer à amorcer une action de formation en amont grâce au e-Learning. Et une fois la formation passée, on peut l'utiliser en piquûre de rappel. Ou encore, un module léger de e-Learning remplacera avantageusement la note d'information que personne ne lit dans le cas d'un changement de procédure au sein de l'entreprise, changement qui ne demande pas une journée de formation pour être assimilé.

Des freins culturels et technologiques

Au conformisme du domaine de la formation, à la complexité de son système, à sa lourdeur (tant de monde à mobiliser et coordonner pour mettre en place la moindre action de formation : entreprise, organisme formateur ou école interne, organisme collecteur, bénéficiaire), à sa vocation uniquement complémentaire, ajoutons un autre frein au développement du e-Learning : le goût pour la convivialité du présentiel. « Mais quand on sait que 30% du contenu est mémorisé en présentiel, la question de l'efficacité se pose », souligne Jérôme Lesage, PDG fondateur de Place de la Formation, premier CSP collaboratif dédié à la formation professionnelle. Et quand les solutions de formation à distance ne tiennent pas leurs promesses en termes d'ergonomie, de facilité d'accès, de vitesse de connexion, c'est du bout des doigts – évidemment – qu'on touche au e-Learning.

L'acculturation des entreprises au concept

Sa progression, si elle est plafonnée, peut néanmoins bénéficier aujourd'hui de l'acculturation des entreprises au concept. « On est en train de vivre ce qu'on a vécu dans d'autres cycles de la formation, comme à l'époque de l'externalisation de la création des slides PowerPoint. On a d'abord considéré que la création d'un module de e-Learning est du ressort d'un prestataire externe mais les formateurs commencent aujourd'hui à les créer eux-mêmes et la tendance va s'accélérer », explique Jérôme Bruet.

Cette tendance, qui présage une meilleure appropriation des outils par les formateurs, pallierait-elle une lacune que pointe Jérôme Lesage ? « En tant qu'offre de formation, le e-Learning, comme le blended Learning, n'est pas attractif car il n'est pas accompagné. Pour développer ces façons d'apprendre, il faut que les organismes apportent une solution accompagnée », préconise-t-il.

Valoriser et modéliser ce qui fonctionne pour changer la perception du e-Learning

Tous les sujets ne se prêtent pas au e-Learning et selon les publics, les solutions sont plus ou moins bien adaptées. « Il faut donc également que les prestataires effectuent un travail de proximité vis-à-vis des responsables formation, pour élaborer des modules attractifs et efficaces selon les populations et les sujets. Et, petit à petit, valoriser ce qui fonctionne et le modéliser. Ainsi on pourra faire évoluer la vision du e-Learning en entreprise », poursuit M. Lesage.

Dans le domaine de la formation bureautique par exemple, la progression du e-Learning s'articule, selon Xavier Sillon, président et cofondateur de [Vodeclie](#), éditeur de solutions de formation en bureautique en ligne, autour de trois enjeux clef : « L'utilisateur doit pouvoir se former sur ce qui le préoccupe lui, il sait au quotidien ce dont il a besoin. Il doit aussi pouvoir se former à son rythme et enfin, il faut qu'il ait accès à la formation quand il en a besoin, grâce à une solution qui fonctionne sur n'importe quel terminal (PC, tablette, Smartphone...). » Le hic en bureautique c'est qu'on persiste à reproduire en e-Learning ce qui est fait en présentiel « alors qu'on n'a pas besoin de présentiel sur ce sujet », ajoute-t-il.

Enfin, il y a dix ans, les salariés n'avaient pas envie de se former avec des solutions qui ne fonctionnaient pas, ou mal, aux ergonomies peu séduisantes. En 2013, le e-Learning peut espérer bénéficier des évolutions technologiques pour développer son attractivité.

Sophie Girardeau

Article 2 : Le boom du e-learning et des serious games en France

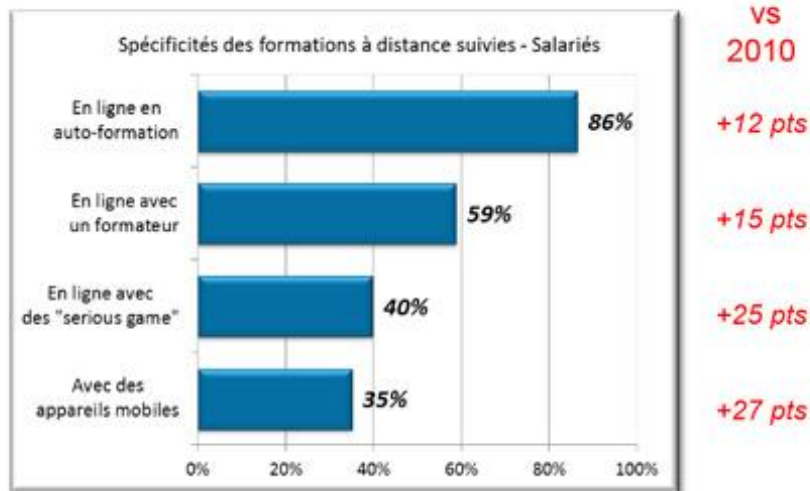
<http://www.seriousfactory.com/le-boom-du-e-learning-et-des-serious-games-en-france/>

Place à l'immersion et à l'interactivité ! E-learning, outils collaboratifs, podcast, vidéo, wiki et blogs... ces outils sont dorénavant en première ligne dans les stratégies de formation. Et sur ce marché en pleine évolution, ce sont les [Serious Games](#) (jeux à visée pédagogique) et le mobile learning (version e-learning adaptée aux usages mobiles des apprenants) qui enregistrent la plus forte progression. Effet de mode ou tendance en devenir ? Découvrons ensemble les grandes pratiques de formation professionnelle en Europe à travers les résultats de l'enquête 2013 de [l'Observatoire Cegos](#).



Les serious games et le mobile learning montent particulièrement en puissance

Pour les formations à distance que vous avez suivies, quelles en étaient les modalités ?
Résultats pour l'ensemble des répondants



- Ce sont les moins de 35 ans qui ont suivi le plus de serious games et de formation sur mobile
- Les petites et moyennes entreprises diversifient davantage les modalités de formation
- La France passe au dessus de la moyenne pour l'auto-formation, reste en retrait sur le mobile learning et la formation en ligne synchrone.

23

Enquête Cegos sur la formation professionnelle Février / mars 2013

La formation à distance : une évidence ?

Les entreprises françaises ont aujourd'hui pour la plupart recours au e-learning pour leurs formations. Même les particuliers peuvent se former individuellement et en totale autonomie grâce à cet outil (ex : Wall Street Institute...). En effet, les formations sur Powerpoint semblent dépassées. Peu interactives, ces dernières ne suscitent pas l'enthousiasme des collaborateurs et vont à l'encontre de la demande d'attractivité et de nouveauté dans la formation formulée par les entreprises. Et le e-learning répond parfaitement à cette volonté de former ses équipes différemment. Ainsi, 33% des salariés français formés ont suivi une formation à distance (+9 points par rapport à 2011), contre 65% par exemple au Royaume-Uni. La France a du retard mais semble être sur la bonne voie dans le développement de la formation à distance.

L'usage des serious games et du mobile learning s'intensifie

Les Serious Games et le mobile learning tirent leur épingle du jeu dans le monde de la formation à distance. 40% des salariés formés à distance ont suivi une formation en ligne avec des Serious Games (+ 25 points vs 2010) et 35% avec des appareils mobiles (smartphones et tablettes numériques). Les Serious Games et le mobile learning sont-ils en train de gagner leurs lettres de noblesse ? La révolution est en marche mais l'étude montre que l'humain tient encore une place importante dans la formation. Ainsi, les entreprises font désormais le choix d'adopter une stratégie de blended learning. Afin de maximiser l'efficacité des formations, les organisations n'hésitent plus à mixer formation en présentiel et formation à distance.

Des formateurs encore peu présents en amont

16% seulement des employés formés en France s'entretiennent avec leur manager avant une

formation contre 24% au niveau européen. Ce manque d'accompagnement peut entraîner une insatisfaction vis-à-vis de la formation et avoir un impact négatif sur l'efficacité du programme. De même, les debriefings à l'issue de la formation sont rares. Seuls, 16 % des managers français les pratiquent, contre 22 % pour les Européens. Conséquence : les Français s'appuient davantage sur les DRH ou leur responsable formation.

Si vous souhaitez remédier à ces problématiques et accompagner vos collaborateurs tout au long du processus de formation, pensez à la 3D. [Configurateurs de produits 3D](#), [Serious Games](#), [films d'animation 3D](#)... tous ces outils sont complémentaires de vos approches de formation traditionnelles et peuvent vous permettre de mieux sensibiliser et former vos équipes grâce à la dimension immersive et ludique de la 3D.

Serious Factory propose justement de vous accompagner dans vos programmes de formation grâce à son expertise sur la 3D en temps réel. Alors, si vous cherchez des solutions innovantes pour manager vos équipes, [n'hésitez pas à nous contacter](#).

[Cliquer ici](#) pour retrouver l'intégralité de cet article sur le site de l'Express (mars 2013)

Retrouver l'intégralité de [l'enquête de l'Observatoire Cegos](#) en pdf (27/03/2013)

[Share on twitter](#) [Share on facebook](#) [Share on viadeo](#) [Share on linkedin](#) [Share on google plus](#) [one share](#)
[Share on email](#) [More Sharing Services](#)

Tags: [blended learning](#), [configurateur produit 3D](#), [elearning](#), [film animation 3D](#), [formation a distance](#), [formation en presentiel](#), [mobile learning](#), [programmes elearning](#), [Serious Games](#), [smarthphones](#), [wiki](#)
Posté dans [Actualités](#), [Le monde de la 3D](#), [Les Serious Games](#) | [1 Comment](#)

Article 3 Formation à distance : m-learning, rapid learning ou social learning ?

<http://www.lenouveleconomiste.fr/lesdossiers/formation-a-distance-m-learning-rapid-learning-ou-social-learning-17929/#.UXYRvUpX35M>

Du bon usage de la pédagogie rapide, mobile et sociale

Avec l'accroissement des rythmes de travail, il est de plus en plus difficile pour les cadres de trouver des plages horaires propices à des séances de formation. Dans le même temps, l'Internet à haut débit et la démocratisation des terminaux mobiles permettent désormais de travailler partout ou presque. Par souci d'efficacité, de plus en plus d'entreprises choisissent de compléter leurs dispositifs de formation de nouveaux outils tirant parti des dernières évolutions technologiques : mobile learning, rapid learning ou encore social learning apportent une flexibilité qui fait rêver les managers. Contenus et formats doivent cependant être conçus et produits avec discernement, sous peine de ne pas en dégager les bénéfices escomptés.

73 % des cadres français travaillent aujourd'hui en dehors de leur bureau au moins une journée par mois, et le télétravail pourrait concerner 40 à 50 % de la population active de l'OCDE d'ici dix ans, selon une étude de Jones Lang Lasalle publiée en octobre 2012. Ces mutations dans les pratiques de travail, qui s'appuient sur la généralisation des nouveaux outils de communication, entraînent aussi des changements dans le rapport à la formation. Les

professionnels du secteur ont d'ailleurs choisi de capitaliser sur ces évolutions pour adapter les produits qu'ils proposent aux entreprises. "Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile pour un cadre de trouver 30 ou 45 minutes dans une journée de travail pour se former, comme cela pouvait être le cas il y a quelques années. Il est en revanche beaucoup plus facile d'avoir un break de 10 minutes à exploiter une ou deux fois dans la journée, par exemple dans les transports", explique Jérôme Bruet, directeur général de l'éditeur de logiciels e-learning E-DOCEO.

L'exploitation de ces temps de plus en plus courts est rendue possible par le biais de deux techniques complémentaires dérivées de l'e-learning : le rapid learning et le mobile learning, ou enseignement nomade. Le premier désigne des contenus de formation courts, simples, et assimilables de façon rapide. Le second fait référence aux modules disponibles depuis un terminal mobile, smartphone ou tablette. Ces outils, grâce à l'Internet mobile, permettent de décloisonner les espaces d'apprentissage. "Le propre d'une tablette, et a fortiori d'un smartphone, est qu'ils sont allumés en permanence, et ne nous quittent jamais, explique Jérôme Bruet. Ces appareils permettent aux apprenants de s'approprier des lieux qui ne sont normalement pas dédiés à la formation, et de débloquer des temps de formation auxquels on n'avait pas accès auparavant."

Dissolution des unités de lieu, de temps et d'action

Certaines sociétés se sont spécialisées dans la conception de modules de formation via les nouvelles technologies, qui viennent compléter des processus traditionnels faisant appel à la formation présentielle, à distance, ou à un mélange des deux (blended learning). C'est le cas de la société HR Valley, qui s'est penchée sur l'identification de ces nouvelles pratiques professionnelles et sur les nouvelles demandes des entreprises de façon à adapter son offre. "La démocratisation des nouvelles technologies apporte trois changements majeurs dans le rapport au travail", analyse Tiphaine Duchet, de HR Valley. "Il y a dissolution de l'unité de lieu, puisqu'on travaille désormais de n'importe où : chez soi, au Starbucks, à l'aéroport, ou dans sa maison de campagne... Mais il y a aussi dissolution de l'unité de temps, puisque la frontière est de plus en plus floue entre le temps professionnel et le temps personnel. Enfin, il y a dissolution de l'unité d'action.

Aujourd'hui, il est fréquent de faire plusieurs choses à la fois : lorsqu'on est en réunion, on peut envoyer des SMS, consulter ses mails, ou son compte Twitter..." Selon Tiphaine Duchet, les cadres sont demandeurs de ces nouvelles façons de travailler, plus flexibles. "De plus en plus de gens veulent pouvoir prendre un rendez-vous avec leur banquier dans la matinée et travailler une heure ou deux chez eux le soir, ajoute-t-elle. Cette flexibilité doit être la même pour l'e-learning, et pour la formation au sens large. Quand nous mettons en place un dispositif de formation, qu'il s'agisse de présentiel ou d'e-learning, il est aujourd'hui impératif de prendre en compte cette notion de flexibilité."

L'adaptation par granularisation

Le rapid learning et le mobile learning sont principalement préconisés pour faire passer des formations courtes. "On peut imaginer y faire appel par exemple pour former des conseillères de vente à une nouvelle offre promotionnelle", indique Tiphaine Duchet. Mais ces techniques peuvent également être adaptées à des enseignements plus complexes en s'appuyant sur la "granularisation" des enseignements. Le principe est de décomposer les différents objectifs d'une formation longue pour la remplacer par plusieurs sessions très courtes. "En décomposant de manière fractale et en mettant bout à bout ces objectifs, ou "micro-grains", on va arriver au même résultat qu'avec une session d'une journée, par exemple, explique

Jérôme Bruet, de E-DOCEO. Le principal avantage est que la personne a parfois uniquement besoin d'une réponse précise sur un grain unitaire. La granularisation permet d'être beaucoup plus en phase avec les besoins d'un individu : on pourra peut-être répondre à son besoin avec quatre modules de dix minutes, et faire l'économie d'une journée de formation", ajoute-t-il. Cette stratégie permet ainsi de répondre à une demande toujours plus opérationnelle de la part des entreprises, en épurant la formation de ce qui ne répond pas aux attentes métier du collaborateur.

Si la démocratisation des mobiles et tablettes offre davantage de souplesse pour se former dans des situations de mobilité, les spécialistes s'accordent sur le fait que ces outils nécessitent de repenser l'expérience d'apprentissage. Pour acquérir ses lettres de noblesse et être adopté massivement par les entreprises, le mobile learning ne doit donc pas se limiter à découper et transférer sur des terminaux mobiles des modules conçus pour un poste de travail fixe. Et ce d'autant plus que l'écran d'un smartphone ne permet pas de bénéficier du même confort ni des mêmes possibilités qu'un ordinateur de bureau. E-DOCEO préconise de réserver ce support principalement à des problématiques d'évaluation, sous forme de quizz. "En dehors de l'évaluation des collaborateurs, le deuxième usage qu'on peut faire du téléphone mobile, c'est le just-in-time", précise Jérôme Bruet. "Quelqu'un qui se trouve chez un client, et qui a un problème technique, peut se souvenir qu'un module de formation évoquait cette situation. En cinq ou dix minutes, il peut retrouver le module en question et trouver la réponse dont il a besoin", ajoute-t-il.

L'écran plus confortable des tablettes permet en théorie des utilisations plus variées, en utilisant les fonctionnalités spécifiques de l'outil : écran tactile, accéléromètre, réalité augmentée... Mais pour l'heure, le faible taux d'équipement limite ces usages. "Aujourd'hui, la grande majorité des collaborateurs n'est pas équipée de ce type d'outil sur le plan professionnel. Les entreprises fournissent un ordinateur et un téléphone, mais pas encore de tablette", remarque Tiphaine Duchet. Le contenu pédagogique disponible sur tablette se cantonne donc pour l'instant à ce qui se trouve sur ordinateur, l'avantage de la mobilité en plus.

L'efficacité encore à démontrer

Adrien Ferro, responsable du développement de l'offre de formation "Ingénierie de la E-formation" à la faculté de sciences économiques de l'université Rennes 1 et président de l'association Novantura, estime que les répercussions d'une formation en situation de mobilité n'ont pas été suffisamment étudiées. "Il me semble que nous manquons d'études, et de recul, sur l'ergonomie d'environnement. Peut-on apprendre pendant un trajet, alors que notre attention peut être coupée de façon continue ? Si oui, quelles connaissances est-on capable d'assimiler dans de telles situations ? Aujourd'hui, le phénomène est encore très nouveau, il est encore difficile de savoir ce qui peut fonctionner."

Pour Adrien Ferro les usages du mobile learning sont appelés à évoluer. "Exporter des contenus d'e-learning traditionnel vers des plateformes de mobile learning, c'est très facile aujourd'hui. La plupart des plateformes se prêtent au jeu, mais ce n'est pas très intéressant selon moi. Pour devenir réellement utile, le mobile learning devra inventer des usages nouveaux, en interagissant par exemple avec l'espace, la géolocalisation de l'utilisateur, anticipe-t-il. On pourrait imaginer par exemple un smartphone qui serait fixé sur la main, qui identifierait la position grâce à son gyroscope, et donnerait le bon geste, la bonne position."

Pour l'heure, le développement de ces techniques est aussi limité par des contraintes techniques qui demeurent difficiles à résoudre, comme le problème de la bande passante. "On ne trouve pas partout de la 4G, ni même de la 3G", explique Jérôme Bruet. "L'idée de se former en déplacement est bonne, mais lorsqu'un collaborateur se trouve au milieu de la Creuse, ou même dans certaines parties du métro parisien, il ne va pas forcément avoir accès à la connexion adéquate pour obtenir le module dont il a besoin", ajoute-t-il. L'autre principale barrière technique est liée aux directions des systèmes d'information, qui doivent trouver des solutions pour intégrer ces nouveaux supports dans l'infrastructure informatique tout en conservant leurs protocoles de sécurité. "Aujourd'hui, la gestion des règles de sécurité par les DSI est bien maîtrisée, ils ont leurs process et leurs règles qui prennent place dans une structure donnée. L'arrivée massive des terminaux mobiles demande de redéfinir ces process. De nouvelles questions se posent : est-ce qu'un smartphone personnel peut être considéré comme un outil de travail ? Si oui, comment le faire entrer sur le réseau, et l'adapter au niveau de sécurité de l'entreprise ? Avec ces questions, on touche du doigt des problématiques qui ne sont pas encore pleinement maîtrisées, d'autant plus que le niveau de sécurité informatique des sociétés est élevé en permanence."

Social learning, informel et participatif

Outre une mobilité accrue, les possibilités du Web 2.0 ont aussi favorisé l'explosion des systèmes de partage, avec les réseaux sociaux comme Facebook ou Viadeo, mais aussi les solutions de micro-blogging comme Twitter, et les sites participatifs, ou Wikis. Les formateurs ont trouvé dans ces nouveaux outils la possibilité de compléter les processus de formation traditionnels. "Il y a quelques années, la plupart des entreprises considéraient que les réseaux sociaux allaient faire perdre du temps aux collaborateurs. Aujourd'hui, la tendance s'est inversée", constate Adrien Ferro. Certaines entreprises commencent ainsi à mettre à profit ces réseaux pour compléter les offres classiques de formation, à savoir l'e-learning et l'apprentissage présentiel. L'idée de ce processus, appelé social learning, est de rassembler, d'ordonner et de transmettre les savoirs de l'entreprise de façon informelle. Une démarche qui intéresse surtout les grands groupes.

"L'idée est d'identifier au sein d'une vaste entité les personnes qui sont pertinentes pour répondre à une problématique, et qui peuvent aider à avancer sur un projet donné, explique Patrick Galiano, manager e-learning chez Cegos. Il faut dissocier l'apprentissage formel, où on se trouve face à un formateur qui dispense le savoir, et l'apprentissage informel, qui se caractérise par des échanges, des conversations, par le développement d'un réseau. Avec le social learning, on favorise l'apprentissage informel en travaillant par exemple sur la réalisation d'un Wiki alimenté par plusieurs collaborateurs. Des réseaux comparables à LinkedIn peuvent aussi permettre d'identifier au sein du groupe les compétences des uns et des autres, et de travailler sur des projets transversaux."

HR Valley a ainsi mis en place un outil de formation comparable à Youtube, grâce auquel les collaborateurs peuvent filmer et poster des vidéos de formation. "Un modérateur de formation est alors chargé de valider le contenu technique et pédagogique. Les utilisateurs font ensuite remonter les capsules de formations les plus intéressantes et les plus utiles", détaille Tiphaine Duchet.

Ce type d'initiative, relativement peu coûteux, a pour avantage de concilier temps de travail et temps d'apprentissage, tout en permettant de favoriser une certaine cohésion des équipes. En théorie, les collaborateurs, confrontés à un problème, doivent avoir pour réflexe de chercher une réponse auprès de leurs collaborateurs via le réseau de l'entreprise avant d'avoir recours à une formation.

Pour l'heure, les professionnels disent constater une sensibilisation des managers à ces nouvelles techniques, mais reconnaissent qu'il s'agit encore aujourd'hui d'une tendance surtout prospective. "Technologiquement, nous fournissons ce type de solutions. Le collaboratif a indéniablement du sens, il y a un intérêt pédagogique. Mais il est difficile d'arriver à une vraie exploitation en entreprise. Les gens s'investissent peu, il est rare de trouver du temps pour rédiger une explication pédagogique ou mettre en place un module pour ses collaborateurs", remarque Jérôme Bruet.

La lenteur du développement du social learning au sein des entreprises françaises s'explique aussi par les lourdeurs administratives, selon Tiphaine Duchet. "Aujourd'hui, les critères d'imputabilité de la formation sont lourds, regrette-t-elle. Un module de formation au format vidéo, par exemple, ne rentrera probablement pas dans ces critères d'imputabilité. Même si on sent l'envie et les moyens de se lancer, les freins administratifs demeurent."

Produire ses formations en interne

La liberté à moindre coût, mais limitée

La montée en puissance au sein de l'entreprise des techniques d'e-learning, puis de blended learning (mélange de formation à distance et présentielle) a engendré une multiplication des acteurs. Il y a quelques années, la sous-traitance était la solution quasi-incontournable pour produire un projet d'e-learning. Mais une nouvelle tendance est en train d'émerger, et les entreprises qui font le choix de se passer de prestataires et d'internaliser la production de contenus sont de plus en plus nombreuses. "On pourrait faire une comparaison avec ce qui s'est passé avec le logiciel Powerpoint", analyse Jérôme Bruet.

"Pendant plusieurs années, des sociétés externes étaient mandatées pour produire ces présentations. Aujourd'hui, il serait impensable de commander un tel fichier, tout se fait évidemment en interne. La grande tendance actuellement est d'internaliser la production d'e-learning. Les formateurs s'approprient les supports, ils deviennent de plus en plus autonomes", ajoute-t-il. Des outils se développent pour permettre aux entreprises de créer elles-mêmes leurs programmes. Ce choix nécessite une organisation conséquente, mais permet à terme de réduire fortement les coûts de production des enseignements. Une fois passé le point mort, le coût supplémentaire de chaque nouvel apprenant est en effet marginal. L'internalisation de la production de contenus peut par ailleurs offrir davantage de souplesse et d'évolutivité, en permettant par exemple d'infléchir les programmes d'apprentissage en fonction des réactions des collaborateurs. Les équipes gagnent ainsi en autonomie. L'avantage de ce procédé est également de produire des contenus plus rapidement, en éliminant les échanges entre le prestataire e-learning et le client.

"De plus en plus de personnes en interne comprennent et maîtrisent les outils du e-learning, c'est un fait, confirme Adrien Ferro. Cependant, il faut être vigilant. Ce n'est pas parce que l'outil est facile à prendre en main qu'on va nécessairement produire des choses intéressantes." Selon lui, certaines parties de la production ne peuvent pas être internalisées. Il cite notamment le cas de serious games très complexes, ou de simulations comprenant des milliers de variables. "Ces produits doivent rester réservés à des sociétés spécialisées en la matière." Les trois paramètres clés à prendre en compte dans le choix de conserver un prestataire e-learning ou de jouer la carte de l'internalisation demeurent donc la taille de l'entreprise, l'ampleur du travail de formation et la complexité des modules requis.

Serious game

Un support en voie de démocratisation

Dérivés de l'e-learning, les serious games sont des logiciels pédagogiques inspirés du monde des jeux vidéo. Une approche particulièrement adaptée à la génération des trentenaires d'aujourd'hui qui ont grandi avec les jeux vidéo. Elle se base sur l'interactivité et le challenge pour atteindre des objectifs pédagogiques précis par le biais de mécanismes ludiques. Le serious game a souffert pendant un temps d'une image peu sérieuse, mais les professionnels estiment qu'il a désormais sa place au sein des mécanismes d'apprentissages fréquemment utilisés par les entreprises. "Le marché se développe assez fortement, les entreprises semblent de plus en plus intéressées", confirme Christophe Michoud, dirigeant de Simlinx, une société lyonnaise spécialisée dans les serious games. "Nous travaillons sur le sujet depuis cinq ans et nous avons peur qu'il ne s'agisse que d'un effet de mode. Mais la tendance semble se confirmer, et même s'amplifier", ajoute-t-il.

Simlinx compte parmi ses clients des grands comptes comme Areva, Alstom, ERDF, ou encore le ministère du Budget. Cependant, comme beaucoup d'acteurs du secteur, Christophe Michoud constate une appétence accrue des plus petites entreprises pour ce type de solutions de formation, qui ne sont désormais plus réservées aux grands groupes. "Nous avons affaire de façon croissante à une clientèle d'ETI et même de PME", affirme-t-il. Récemment, Simlinx a développé un serious game pour Valinox Nucléaire, une filiale de Vallourec. La société devait recruter 500 personnes et leur enseigner le laminage à froid. Problème : seules dix personnes maîtrisaient ce savoir-faire très technique.

"La réponse a été d'investir dans un serious game qui montrait les procédures de manière dématérialisée, pour permettre aux sachants de partager ce savoir-faire beaucoup plus facilement." Vincent Leclercq, directeur général du Pôle Images Nord-Pas-de-Calais, constate ce mouvement des serious games vers des sociétés de plus petite taille.

"Au début, les serious games attiraient essentiellement des sociétés du CAC40, mais aujourd'hui, des entreprises beaucoup plus petites s'aperçoivent qu'elles peuvent s'approprier ce média et en tirer profit." Il souligne par ailleurs que la production de serious games en France a beaucoup mûri depuis ses débuts, au milieu des années 2000. "Deux types d'entreprises produisent des serious games : celles qui viennent du e-learning et celles qui viennent du jeu vidéo. Il y a quelques années, les premières avaient un réel savoir-faire dans le domaine de la formation, mais produisaient des contenus assez peu ludiques. Les secondes créaient de vrais jeux vidéo, mais qui n'avaient pas toujours de réelle portée pédagogique. Aujourd'hui, ces deux branches se sont étoffées en compétences, et ont compris qu'il était essentiel de couvrir ces deux aspects."

Sylvain Arquié, CEO d'Infopromotions et organisateur du salon E-learning Expo 2013*

"Le mobile learning n'est pas une révolution, c'est un complément"

Constatez-vous un intérêt croissant pour les problématiques de l'e-learning ?

L'E-learning Expo se déroule en parallèle du salon Solutions Ressources Humaines. Nous avons créé ce pôle spécifique il y a plus de dix ans, avec l'émergence de la formation en ligne. Il est réservé aux professionnels : responsables en ressources humaines, en formation, mais également direction commerciale ou direction à l'export pour certaines entreprises. Je constate que nous devons faire plus de place chaque année aux exposants de l'E-learning Expo. Les professionnels sont plus nombreux, et la dimension des stands s'accroît, ce qui est

le signe d'une hausse des chiffres d'affaires. Le succès du salon, qui s'est imposé depuis 10 ans comme le rendez-vous des entreprises et des fournisseurs, témoigne de la vivacité du marché. Je crois que nous pouvons tous nous en féliciter, à commencer par les exposants et les visiteurs. La qualité des projets portés par les nombreux visiteurs constitue un puissant facteur de motivation pour les exposants.

Voyez-vous émerger de nouvelles tendances ?

On voit beaucoup de choses se développer autour du mobile learning, soit avec de petits modules d'apprentissages rapides et légers, soit en complément de modules plus lourds, qui permettent de poursuivre l'eLearning sans être nécessairement sur un poste de travail fixe. Il y a aussi une tendance ascendante concernant la gestion des talents. C'est un domaine qui vise à faire fructifier le capital humain de l'entreprise. Il s'agit de favoriser le bien-être des collaborateurs en vue d'une amélioration des performances et d'une meilleure efficacité générale. C'est quelque chose d'assez qualitatif par rapport à une vision traditionnellement quantitative des ressources humaines. Nous constatons aussi une montée en puissance du social learning. Des exposants commencent à en parler, même si ça reste pour le moment relativement mineur en comparaison des méthodes d'apprentissage plus traditionnelles.

Quelles sont, selon vous, les limites du mobile learning ?

Pour moi, le mobile learning n'est pas une révolution, c'est un complément. L'avantage est d'avoir accès à de petits modules rapides, simples, qui permettent de se former en une dizaine de minutes, dans les transports par exemple. Mais ça ne bouleverse pas le processus de formation dans son ensemble, puisqu'il y a des enseignements qui ne peuvent pas passer par un module de dix minutes ni sur un écran de smartphone. C'est notamment le cas si on se penche sur des secteurs comme l'automobile ou l'aéronautique, où on trouve des composantes techniques complexes et inadaptées à ce type d'écran. L'une des problématiques qui reste à résoudre est aussi de savoir si les entreprises sont prêtes à investir dans ce type de formation. Aujourd'hui, je pense que le marché du mobile learning est presque mature dans les modules proposés, mais il n'est pas encore pleinement adopté par le marché.

** les 26, 27 & 28 mars 2013 – Paris Porte de Versailles – Pavillon 5*

Par Antoine Pietri

Publié le [21/03/2013](#) | Mots clés : [Management & Ressources humaines](#)

Article 4 : Stanford démocratise l'e-learning avec la plateforme NovoEd

<http://frenchweb.fr/stanford-democratise-e-learning-avec-la-plateforme/111110>

Par [Juliette Raynal](#) | le 16 avril 2013 | [0 commentaires](#)

[Actualité Formations Innovation Management Services](#)

La plateforme d'e-learning NovoEd a attiré plus de 80 000 étudiants de plus de 150 pays et est à l'origine de la création de plusieurs entreprises.

A l'université de Stanford, le professeur Saberi et le doctorant Ronaghi Farnaz ont mis en place un dispositif dédié à l'e-learning. Baptisée Lab Venture, cette initiative vise à optimiser

les interactions lors des cours en ligne et plus précisément « à maintenir l'attention des élèves, leur intérêt et leur engagement tout au long de leur parcours », explique le site VentureBeat.

Ce travail a donné naissance à [la plateforme d'e-learning NovoEd](#) sur laquelle ont été déployés, dans un premier temps, des cours autour de « l'[entrepreneuriat](#) technologique ».

Résultat, plus de 80 000 étudiants répartis dans 150 pays ont assisté à ces cours en ligne. Près de 200 équipes ont été formées autour de différents projets. Les 20 meilleures équipes ont, elle, pu pitcher leur projet devant des investisseurs. A l'issue de ce processus, quelques entreprises ont vu le jour et certaines ont même réussi à finaliser des [levées de fonds](#).

Fort de cette première expérience, l'Université de Stanford va s'appuyer sur cette plateforme pour proposer sept cours dédiés au grand public, ainsi que 10 cours privés disponibles uniquement pour les étudiants de Stanford.

Article 5 : 2013, l'année des Moocs en français ?

<http://cursus.edu/article/19487/2013-annee-des-moocs-francais/>

Les Moocs étaient des grains de sable, ils sont en train de se transformer en rochers. Pas une enceinte universitaire dans laquelle on n'évoque ces cours en ligne massifs et ouverts, qui attirent des millions de participants sur les plateformes américaines. À première vue, il semblerait que ce mouvement soit en capacité d'emporter tout l'enseignement supérieur mondial dans une avalanche dont sortiront bien peu de survivants. Mais, à y regarder de plus près, on voit que les choses ne sont pas aussi catastrophiques qu'elles en ont l'air pour les prestataires d'enseignement supérieur francophones et européens.

Plusieurs Moocs en français attendent vos inscriptions

La communication se fait *mezza voce*, mais celui qui tend l'oreille comprendra bien vite que plusieurs projets de Moocs en français sont en voie de finalisation. Pour plusieurs d'entre eux, les inscriptions sont déjà ouvertes :

[Analyse Numérique pour les Ingénieurs](#), cours délivré par l'EPFL (école polytechnique fédérale de Lausanne, Suisse) sur Coursera, 7 semaines, démarrage le 18 février;

[ReSOP : Les réseaux sociaux comme outils pédagogiques](#), cours délivré par Pedago-TIC et l'Ecole numérique (Belgique, Wallonie), sur site ouvert, 4 semaines, démarrage le 11 mars 2013;

[Comprendre les états financiers](#), cours délivré par HEC Montréal (Québec), sur la plateforme de l'école EduLib, 6 semaines, démarrage le 12 mars 2013;

[ABC de la gestion de projet](#), cours délivré par l'Ecole centrale de Lille (France), sur Canvas, 4 semaines, démarrage le 18 mars.

[Problèmes et politiques économiques : les outils essentiels d'analyse](#), cours délivré par HEC Montréal (Québec), sur la plateforme de l'école EduLib, 6 semaines, démarrage au printemps 2013 (date exacte à venir) .

Deux de ces acteurs ne sont pas des débutants en matière de Moocs. HEC Montréal a offert un premier Mooc à l'automne 2012. Ce cours d'introduction au marketing a accueilli plus de 4 000 participants. L'EPFL a animé en juin 2012 un premier cours d'informatique (en anglais) sur Coursera, cours qui a accueilli... 53 000 étudiants, "*Soit cinq fois plus qu'elle en réunit sur son campus, toutes branches confondues.*", lit-on dans un article très exhaustif sur les Moocs en Suisse, publié sur swissinfo.ch.

La bataille pour l'enseignement supérieur mondial

En France, les couloirs des ministères, des universités et des écoles bruissent de conversations autour des Moocs. Les concepteurs d'ITyPA sont fortement mis à contribution pour parler des Moocs, pour faire état des leçons apprises, parfois (beaucoup plus rarement) pour appuyer des institutions souhaitant en monter. Nous constatons une forte volonté "*d'y aller*", "*pour ne pas se faire bouffer par les Américains*". Le besoin d'information et de méthodologie est énorme, parfois sous-estimé. Attention pourtant à ne pas agir dans la précipitation, car la médiatisation qui fait tant pour la vogue des Moocs détruit impitoyablement, et sans doute durablement, ceux qui ne tiennent pas leur promesses. En témoigne l'expérience malheureuse vécue par une conceptrice de Mooc sur Coursera, qui a dû fermer le cours dans la précipitation au bout d'une semaine [sous les huées des internautes et de la presse](#).

Cette volonté de ne pas laisser le champ libre "*aux Américains*" (alors que bien des universités européennes, britanniques en majorité, sont présentes sur Coursera, Canvas ou Udacity) agit comme un aiguillon sur les décideurs de l'enseignement supérieur francophones, et même européens. Pierre Aebisher, le directeur de l'EPFL citée plus haut, [a pris un congé sabbatique de 6 mois](#) pour rendre visite à ses collègues de Boston et de San Francisco, puis faire la tournée des capitales ouest-africaines pour évaluer les besoins de ce côté. L'EPFL a d'ores et déjà pour objectif de proposer au moins 10 cours avant l'automne sur Coursera. On ne sait pas encore combien de ces cours seront en français. L'intérêt de l'EPFL pour l'espace francophone africain est soutenu par son appartenance au [RESCIF](#), réseau d'excellence des sciences de l'ingénieur de la francophonie au profit du développement, qui regroupe 14 universités de par le monde. Ensemble, ces universités pourront très certainement proposer des Moocs de grande qualité.

L'AUF (agence universitaire de la francophonie), singulièrement ignorée par M. Aebisher, envisage également de distribuer ses premiers Moocs dans le courant de l'année 2013, en mobilisant son important réseau de correspondants engagés dans la formation des enseignants.

D'autres établissements d'enseignement supérieur ont également des Moocs sur le feu, si l'on en croit les bribes d'information [fournies par Educpros](#), sous un interview de Morgan Magnin, co-créateur d'ITyPA.

Le Royaume-Uni entre par la grande porte

Ces initiatives peuvent paraître bien maigres, si on les compare avec ce qui se passe en Amérique du Nord et au Royaume-Uni. Outre-Manche en effet, [16 universités coordonnées par l'Open University](#) s'appêtent à ouvrir [Future Learn](#), la plateforme nationale de Moocs. Même si les plus prestigieuses universités britanniques ne figurent pas dans ce consortium, les instigateurs de Future Learn soulignent que la sélection s'est faite avant tout [sur la qualité des](#)

[cours](#). Une manière de répondre sans doute aux critiques qui sont régulièrement adressées aux opérateurs nord-américains quant à la médiocrité de certains des cours qu'ils hébergent.

Les autres pays d'Europe ne sont pas en reste et nous n'en donnerons que deux exemples. L'Université d'Amsterdam a créé sa propre plateforme et l'inaugure avec un [Mooc d'Introduction à la science de la communication](#), qui démarre le 20 février 2013; en Espagne, l'université d'Alicante et de très nombreux partenaires ont ouvert en janvier dernier [un Mooc consacré à l'entrepreneuriat](#), attirant plus de 11 000 participants.

Face à ces initiatives qui dégagent une énergie folle, les francophones (et les Français en particulier) semblent mûs par l'unique motivation de ne pas se laisser manger la laine sur le dos "par les Américains". Ce qui est en jeu dans cette histoire, c'est la capacité des établissements d'enseignement supérieur à attirer les meilleurs étudiants étrangers [comme le dit très justement Morgan Magnin](#), bien plus que le fait de gagner des montagnes d'argent (puisque les pays francophones disposent de systèmes d'enseignement supérieur gratuits ou à très bas coût, contrairement aux Etats-Unis). Les Moocs seraient donc des "produits d'appel", des vitrines du savoir-faire disciplinaire et pédagogique des établissements, conduisant à des inscriptions soit dans les établissements physiques, soit dans les cursus en ligne plus traditionnels (et certainement moins massifs) de ces établissements.

Un savoir-faire pédagogique à défendre et valoriser

Le savoir-faire pédagogique apparaît comme un élément de différenciation majeur entre les offres de cours massifs en ligne; et à ce niveau, les Européens ont une belle carte à jouer, d'après Cyril Bedel, qui est à la tête d'un [projet européen de plateforme de Mooc](#) : *"Aux Etats-Unis, l'enseignement est très analytique et la pédagogie largement engagée dans une logique d'apprentissage de connaissance et de validation des acquis, à quelques exceptions près. La France, et l'Europe en générale, est plus ouverte à la formation des esprits. Pour vous donner un exemple, Michel Serres, qui a contribué à notre réflexion, rapporte qu'aux Etats-Unis, certains élèves demandent ce qu'est une bonne dissertation et s'étonnent de s'entendre répondre qu'il n'y a pas de réponse univoque"*. Cette différence est déjà visible sur les plateformes où se côtoient des Moocs réalisés par des universités américaines, et d'autres réalisés par des universités européennes, dans le vaste champ des sciences humaines et sociales. Dans ces Moocs européens, la pratique de l'apprentissage pair à pair est fréquente; le débat d'idées est fortement encouragé; l'effort demandé aux participants est sans doute plus grand, mais également plus productif, en termes de construction de leurs propres savoirs et connaissances.

Bientôt une plateforme pour les Moocs en français ?

Cette différenciation pédagogique sera d'autant plus visible qu'elle apparaîtra dans un espace clairement identifié : la plateforme francophone de Moocs. Celle-ci n'existe pas encore, et Mario Asselin [ne s'est pas privé de le souligner](#) récemment. Qui va s'y mettre ? Deux projets sont déjà bien avancés.

[EDUNAO](#), [pilote par Cyril Bedel](#) comme nous l'avons mentionné plus haut, est un projet européen, qui fonctionnera comme les plateformes américaines : *"Notre plate-forme est un prestataire de service européen d'enseignement supérieur de qualité. Des professeurs d'universités et grandes écoles viendront y dispenser leur enseignement sous la forme de vidéos, assorti de nombreux outils pédagogiques. On laissera au professeur le soin*

d'apporter son savoir, son expertise et son expérience pédagogique que nous enrichissons avec lui des nombreuses spécificités de l'apprentissage en ligne. On demande simplement à chacun de répondre à trois critères : être passionné par sa matière, passionnant pour ses élèves et reconnu par ses pairs". La plateforme du même nom devrait être opérationnelle au printemps 2013, mais l'on s'étonne malgré tout de ne pas voir d'avantage d'information et d'éléments visuels, si le démarrage est si proche. On espère ardemment que la diversité des langues européennes y sera respectée...

[Claroline Connect](#), plateforme qui naîtra du mariage entre Claroline, créée à l'université catholique de Louvain-La-Neuve, et Spiral, créée à l'université Claude Bernard Lyon 1. [Marcel Lebrun](#) et Christophe Batier sont les maîtres d'oeuvre de cet ambitieux projet, financé et piloté par le [Consortium Claroline](#), où l'on trouve notamment une douzaine d'universités, la Région Rhône-Alpes, la région wallonne et AWT, l'agence wallonne des télécommunications. Un projet ambitieux donc, qui doit voir la naissance d'une plateforme à usages multiples, et donc capable d'héberger des Moocs. Le prototype opérationnel de Claroline Connect est prévu pour septembre 2013 et la version publique, un an après. Ce qui est un peu tard pour répondre à la demande actuelle. Néanmoins, ce projet est séduisant car il réunit de nombreux acteurs de toute l'Europe et même au-delà, il est mené par des personnes qui connaissent parfaitement les attentes et besoins des établissements d'enseignement supérieur, tout en disposant de solides équipes de conception. De plus, les plateformes Claroline et Spiral sont déjà des produits ouverts, utilisés par de nombreux acteurs, y compris des acteurs non-académiques. Autant de raisons pour voir dans Claroline Connect un acteur très crédible du Mooc francophone, capable d'accueillir des initiatives diversifiées et de stimuler le dialogue entre leurs initiateurs; et le plus tôt sera le mieux.

Entre prudence et empressement, les acteurs académiques francophones doivent donc se positionner sur le champ de l'offre de cours en ligne massifs et ouverts. Ils doivent le faire en tirant parti des expériences qui se déroulent actuellement, sans chercher à imiter les voisins mais plutôt à faire entendre leur voix propre dans le concert. Ils doivent également unir leurs forces pour aménager l'espace qui accueillera leurs produits, et donc abandonner quelques querelles de clocher au profit d'une visibilité qui leur profitera à tous. Ne pas y aller serait perçu comme une incapacité à s'adapter aux réalités de son époque; bâcler l'affaire se paierait pendant de longues années.

Sources :

Bradley S. : [Éducation pour tous : les universités suisses se mettent aux cours en ligne](#). swissinfo.ch, 7 février 2013.

[Les MOOCs ou l'université à portée de clic](#). Reportage vidéo sur le site de nouvo.ch, 2 décembre 2012.

[MOOCs for Africa](#) (en français). Reportage vidéo sur le site de nouvo.ch, 17 octobre 2012.

Parr C. : [Futurelearn picks league table stars for debut line-up](#). Times Higher Education, 20 décembre 2012.

Blitman S. : [Morgan Magnin \(Centrale Nantes\) : "Les MOOC permettent d'attirer les meilleurs étudiants étrangers"](#). Educpros.fr, 5 février 2013.

Asselin M. : [La gratuité des contenus universitaires est peut-être à nos portes !](#) Huffington Post Québec, 15 janvier 2013.

[Les MOOC, une révolution éducative ?](#) Projets ENT, 5 février 2013.

Lebrun M. : [Claroline Connect, ça vous dit quelque chose...](#) Blog de M@rcel, 22 janvier 2013.

Illustration : [soliman design, shutterstock.com](#)

Corps de l'article, de haut en bas :

EduLib, HEC Montréal, page de présentation du cours "[Comprendre les états financiers](#)".

Logo de la plateforme [FutureLearn](#)

En-tête du site [Claroline.net](#)

- Mots-clés : [MOOC](#) , [Stratégie De Communication](#) , [plateforme](#) , [Francophonie](#) , [collaboration interuniversitaire](#) , [Enseignement Supérieur](#)
- Sujets : [Marketing](#) , [Formation à distance](#) , [Administration de l'enseignement - Gestion de l'éducation](#) , [Enseignement - Didactique - Pédagogie](#) , [Technologies en éducation](#) , [Francophonie](#) , [Culture](#)

Article 6 : Le succès des MOOC ou l'université gratuite...

<http://projets-ent.com/2013/01/04/le-succes-des-mooc-ou-luniversite-gratuite/>

Publié par [Projets ENT](#) le 4 janvier 2013

... et à portée de clic !

En seulement quelques années, les **MOOC** sont devenus un mode d'apprentissage incontournable aux Etats-Unis. **Gratuits, ces cours en ligne sont accessibles depuis n'importe où**, mettant le savoir des grandes universités américaines à portée de tous.

*

L'abréviation reste largement méconnue sous nos horizons. Mais outre Atlantique, peu nombreux sont ceux qui ignorent ce que **MOOC** (prononcer « Mouc ») signifie : **Massive Online Open Course**. Les traductions, elles aussi, tâtonnent... Il s'agit de **cours interactifs proposés en ligne sur des plates-formes souvent montées en partenariat avec de grandes universités**. Ils sont ouverts à tous, gratuits et parfois sanctionnés par un examen payant.

Selon une récente étude*, **plus de 6,7 millions d'étudiants américains suivent aujourd'hui ces cours en ligne**. Economie, droit, physique, électronique, nutrition, génétique, écriture de chansons, etc. : **tout s'y enseigne et les plates-formes fleurissent**. La principale d'entre elles,

[Coursera](#), revendique 2,2 millions de participants, plus de 200 cours disponibles et 33 partenaires parmi lesquelles de prestigieuses universités comme Columbia, Stanford ou Princeton.

Les chiffres donnent le vertige et pourtant, l'**histoire des MOOC** est **très récente**. Tous les observateurs s'accordent à faire débuter la saga en **novembre 2011**, quand Sebastian Thrun, professeur à Stanford, dispense son premier enseignement en ligne. 160 000 étudiants s'inscrivent pour suivre le cours consacré à l'intelligence artificielle et parmi eux, 23.000 vont jusqu'au bout et voient leurs connaissances validées par un certificat. Le premier MOOC était né.

Sebastian Thrun... ([... raconte son histoire en vidéo](#))

Aujourd'hui, l'initiative a fait des petits et l'on dissocie deux genres de MOOC. Ce que l'on a décrit jusqu'ici correspond au *xMOOC* : le contenu du cours est déjà prévu à 100%, comme dans l'enseignement universitaire traditionnel. Il existe aussi le *cMOOC* – C pour « connectiviste » – qui propose des contenus provenant de personnes d'origines diverses et dans lequel les échanges font partie intégrante de la formation. Dans tous les cas, **le format reste généralement le même** : des **vidéos** de 7 à 30 minutes (rarement plus), des **exercices** et un **forum** sur lequel les étudiants peuvent échanger. Tout cela réparti sur plusieurs semaines d'apprentissage.

Finalement, **le MOOC ressemble à une salle de classe mondiale**, dans laquelle un même cours peut être suivi par un étudiant diplômé d'une grande université américaine, un retraité européen et un brillant Africain tant en devenir qu'en mal d'université classique. D'ailleurs, nombreux sont les participants aux MOOC issus de pays émergents tels que la Chine, l'Inde ou le Brésil : une formidable **opportunité d'accéder à un savoir jusqu'ici financièrement et géographiquement inaccessible**, mais aussi, peut-être, **de trouver un travail**.

*

Pour aller plus loin :

Quelques MOOC

- [Udacity](#)
- [Coursera](#)
- [EDX](#)

Enquête menée par le *Babson Survey Research Group* :

- « [Changing Course : Ten years of tracking online education in the United States](#) »

Dans la presse

- *New York Times*, « [Students Rush to Web Classes, but Profits May Be Much Later](#) »
- *Le Figaro* – étudiant « [Les facs françaises se lancent dans la bataille du numérique](#) »

Article 7 : Comment financer des cours gratuits ?

<http://projets-ent.com/2013/01/04/comment-financer-des-cours-gratuits/>

Publié par [Projets ENT](#) le 4 janvier 2013

... Les MOOC, un modèle économique qui se cherche

Le succès des MOOC est incontestable mais leur **modèle économique** reste balbutiant et pour le moins incertain. Avec des cours systématiquement gratuits, mieux vaut se montrer inventif pour que le processus attire de nombreux étudiants et s'avère rentable.

*

Monter un MOOC, cela coûte cher !

« Il faut d'abord construire la plate-forme pédagogique puis donner du temps au professeur afin qu'il redéfinisse le moyen de transmettre son savoir via de nouveaux outils. Ensuite il faut filmer, monter, produire le contenu et son environnement numérique, etc. ». **Cyril Bedel** (*lire l'entretien* du Directeur associé de *Neowebia* et co-fondateur de *Edunao*, un des premiers MOOC européens) estime par exemple qu'**un cours se déroulant sur un trimestre demande au professeur un mois de travail...** Et il n'est pas seul ! Il y a aussi besoin de techniciens pour assurer le volet technique puis, une fois le cours fabriqué, il faut le mettre en ligne, gérer la maintenance et assurer la modération du site. Selon ses estimations, ce même **cours d'un trimestre coûte entre 40.000 et 100.000 euros à produire**. A plus grande échelle, si l'on se réfère aux chiffres sortis dans la presse pour les grandes plates-formes américaines, l'université de Harvard et le Massachusetts Institute of Technology ont chacun déboursé 30 millions de dollars (45 millions d'euros en tout) pour créer la plate-forme EDX.

Mais puisque tout le principe repose sur la gratuité des cours, comment les investisseurs s'y retrouvent-ils ?

Le modèle économique s'apparente à ce que l'on appelle le *freemium* : une offre gratuite et libre d'accès associée à une offre plus haut de gamme et payante. Vous pouvez ainsi suivre le cours gratuitement et payer pour participer à l'examen. On peut aussi imaginer un « business model » dans lequel la **majorité des cours resteraient gratuits, mais certains d'entre eux** – des cours de rattrapage par exemple – deviendraient **payants**.

Pour autant, certains enseignements ne se prêtent pas à de tels critères et dans tous les cas, les élèves peuvent toujours suivre un enseignement sans faire valider leurs acquis. Il a donc fallu **envisager d'autres sources de revenus**. Ainsi, la plate-forme *Coursera*, qui mise sur des contenus issus d'universités prestigieuses, **songe à revendre ces cours à d'autres universités sous forme de licence d'utilisation**. De petites universités pourraient ainsi faire bénéficier à leurs élèves de conférences d'excellence à un prix accessible.

Dans le modèle européen en cours d'élaboration en France (*lire l'article « EDUNAO : un MOOC à l'Européenne en cours de création »*) où la plate-forme propose un dispositif clé en

main pour les professeurs d'universités ou les universités elles-mêmes, ces dernières pourraient assurer la rémunération des professeurs ou mettre à disposition de la plate-forme certains outils pédagogiques déjà développés.

Les entreprises pourraient aussi s'engager financièrement, pour acquérir une visibilité auprès d'une cible spécifique au niveau de la formation : soit l'annonceur endosserait un cours existant, soit il pourrait commanditer un cours. **Pour le volet recrutement, l'entreprise serait mise à contribution pour obtenir le droit d'entrer en contact avec les bons élèves** : autant de pistes étudiées ou prêtes à être testées sur les différentes plates-formes existantes ou à venir.

Article 8 : EDUNAO : un MOOC à l'Européenne en cours de création par Cyril Bedel, son fondateur

<http://projets-ent.com/2013/01/04/edunao-un-mooc-a-leuropeenne-en-cours-de-creation/>

Publié par [Projets ENT](#) le 4 janvier 2013

Si les principales plates-formes sont américaines, on trouve aujourd'hui sur les MOOC des cours dispensés par des professeurs de l'université de Hong Kong ou l'école Polytechnique de Lausanne. Cyril Bedel présente ici **EDUNAO**, un projet de **MOOC européen**.

*

Projets-ENT : Votre MOOC s'appelle EDUNAO. Pouvez-vous nous le présenter ?

Cyril Bedel : *Notre plate-forme est un prestataire de service européen d'enseignement supérieur de qualité. Des professeurs d'universités et grandes écoles viendront y dispenser leur enseignement sous la forme de vidéos, assorti de nombreux outils pédagogiques. On laissera au professeur le soin d'apporter son savoir, son expertise et son expérience pédagogique que nous enrichissons avec lui des nombreuses spécificités de l'apprentissage en ligne. On demande simplement à chacun de répondre à trois critères : être passionné par sa matière, passionnant pour ses élèves et reconnu par ses pairs.*

Projets-ENT : Où en êtes-vous ?

Cyril Bedel : *Nous avons monté la structure et prévoyons de présenter EDUNAO en ligne en février pour une diffusion des enseignements au printemps. Dans un premier temps, une dizaine de cours sera disponible sur www.edunao.com.*

Projets-ENT : Pensez-vous que l'université – française notamment – est prête à prendre ce virage ?

Cyril Bedel : *Il n'y a pas un seul type d'université et de professeur. La réalité, c'est que certains sont pour, d'autres réticents. Pour l'instant, nous travaillons avec ceux qui le souhaitent.*

Projets-ENT : Le ministère de l'Enseignement Supérieur annonce la création de France Université Numérique (FUN) et prévoit de mettre en ligne 20% des cours des universités en ligne d'ici 2017...

La réalité, si j'ai bien compris la LRU, c'est que les moyens sont dans les universités, mais ce serait une bonne nouvelle que la Ministre puisse soutenir économiquement les Universités qui souhaitent s'engager. Notre plate-forme porte finalement deux casquettes en ce qui concerne l'enseignement : d'une part, elle offre aux universités une structure prête à l'usage, certaines ont commencé à travailler avec nous, et d'autre part, elle permet aux professeurs de réfléchir posément à l'évolution de leurs cours, sans les contraintes de leur structure d'appartenance ou de référence.

Projets-ENT : Le principe sera-t-il le même que celui des plates-formes américaines ?

Cyril Bedel : *Oui dans le principe, même si nous considérons que les professeurs disposent en Europe d'un savoir-faire pédagogique spécifique formidable ! Nous invitons les professeurs à repenser l'engagement des élèves, le partage entre élèves, le système d'évaluation des uns par les autres et la certification. Nous travaillons notamment à l'élaboration d'outils permettant d'optimiser l'apprentissage collaboratif.*

Projets-ENT : Qu'est-ce que ce MOOC européen aurait-il de différent des plates-formes américaines ?

Cyril Bedel : *La différence principale réside dans l'approche des professeurs. Aux Etats-Unis, l'enseignement est très analytique et la pédagogie largement engagée dans une logique d'apprentissage de connaissance et de validation des acquis, à quelques exceptions près. La France, et l'Europe en générale, est plus ouverte à la formation des esprits. Pour vous donner un exemple, Michel Serres, qui a contribué à notre réflexion, rapporte qu'aux Etats-Unis, certains élèves demandent ce qu'est une bonne dissertation et s'étonnent de s'entendre répondre qu'il n'y a pas de réponse univoque.*

Projets-ENT : Qu'est-ce qui vous a motivé à vous lancer dans l'aventure ?

Cyril Bedel : *Les MOOC ont réussi à faire bouger les frontières d'accès au savoir. Aujourd'hui, des contraintes académiques, géographiques, sociales, économiques filtrent l'accès au savoir. Avec l'enseignement en ligne, ça va changer et je veux servir les acteurs de l'enseignement supérieur qui veulent participer à cette évolution, comme les étudiants qui sont mobilisés pour apprendre, et les entreprises qu'ils intéressent mais qui rencontrent des difficultés à les rencontrer.*

Article 9 : Les MOOC, seulement quelques années d'existence...

<http://projets-ent.com/2013/01/04/les-mooc-seulement-quelques-annees-dexistence/>

Publié par [Projets ENT](#) le 4 janvier 2013

Pour quel retour d'expérience ?

La nouvelle forme d'enseignement qu'incarne le MOOC s'annonce révolutionnaire sur le plan de l'accès à la connaissance, mais difficile de savoir si les étudiants tirent des bénéfices de ces cours en ligne.

*

L'histoire du MOOC est très récente et **le succès des inscriptions fulgurant. Pour autant, un élève inscrit ne suivra pas forcément la formation jusqu'au bout**, loin de là. John Daniel, spécialiste de l'enseignement à distance, relaie la parole d'un professeur enseignant sur [Coursera](#) et témoignant que seuls **7% de ses 50 000 élèves inscrits sont allés jusqu'au bout de l'enseignement et ont réussi l'examen**. La proportion est faible, mais au vu du nombre initial d'inscrits, la tendance est satisfaisante !

« Dans un cours du MIT consacré aux circuits et à l'électronique, relate encore John Daniel, il y a eu 160 000 inscrits venus de 160 pays. Parmi eux, 23.000 ont travaillé le premier problème, 9.000 ont franchi la mi-parcours et 7.157 ont réussi à terminer le cours. 340 d'entre eux, dont un jeune Mongol de 15 ans, ont même obtenu une note excellente à l'examen. Si l'on considère ces chiffres en valeur absolue, cela représente autant d'étudiants qu'en 40 ans de cours au MIT ! »

La question est de savoir si l'on voit le verre à moitié plein ou à moitié vide dans le cas d'un cours qui perd 90 % de son auditoire en cours de route : est-ce un échec pour ces 90 % ou un succès pour les 10 % restants ?

En tout cas, Cyril Bedel pourtant engagé dans l'aventure (**lire l'entretien**), estime que *« les MOOC ne sont pas la pierre philosophale de l'enseignement de demain. C'est une forme d'enseignement qui a ses propres limites. Par exemple, on ne peut pas attendre du professeur qu'il se rende disponible pour répondre aux questions de ses élèves en fin de cours quand il en a plusieurs milliers. Il faut donc accepter que le principe des MOOC et la réussite de l'élève reposent sur son autonomie et la collaboration entre étudiants. »*

Ainsi, **le descriptif du cours donne une estimation du temps à lui consacrer en travail individuel et les forums associés aux cours permettent aux étudiants d'échanger et de s'entraider**. On ne peut pas non plus parler de socle commun de connaissance, entre un adolescent africain n'ayant pas accès à l'université et un étudiant diplômé d'une prestigieuse université américaine.

Mais surtout, l'écueil sur lequel travaillent aujourd'hui les différentes plates-formes, c'est **le risque de triche**. En effet, au-delà de l'engagement sur l'honneur, qui peut assurer l'identité de l'élève installé derrière son ordinateur pour passer un examen ? Est-il seul ? A-t-il des documents à disposition ? Dans tous les cas, la plate-forme doit donner de la crédibilité à ces certificats qui représentent leur source de revenu principale : soit parce qu'ils sont payants, soit parce que l'entreprise souhaitant embaucher un étudiant voudra que le diplôme en question soit reconnu et sérieux. Et si la triche a toujours existé, en salle d'examen comme ailleurs, certaines universités permettent à leurs étudiants de suivre un cours en ligne, mais organise le test final dans un centre d'examen bien réel.

Article 10 L'éthique des Moocs

<http://cursus.edu/dossiers-articles/articles/19712/ethique-des-moocs/>

Créé le mardi 19 mars 2013 | Mise à jour le mardi 19 mars 2013

Parce qu'ils sont massifs et ouverts, les Moocs accueillent un très grand nombre de participants, dont quelques-uns seulement terminent le cours dans lequel ils sont inscrits, et obtiennent le certificat qui valide le succès à l'examen final.

Dans la bataille que doivent mener depuis quinze ans les professionnels de la formation en ligne pour exister, le taux d'abandon constitue un argument massue, constamment brandi par les tenants du tout présentiel. Les commentateurs n'ont par exemple pas hésité à exploiter les résultats d'une récente enquête (voir [ici l'article d'Alexandre Roberge](#) à ce sujet), qui souligne que les formations à distance distribuées par les *colleges* américains accusent un taux de décrochage légèrement supérieur à celui des mêmes formations en présence (9 % contre 5,5 %), pour affirmer que la FAD n'était décidément pas une voie d'avenir. Les critiques sont bien moins virulentes à l'encontre des Moocs, dont la plupart n'affichent pourtant pas de taux de réussite supérieur à ... 10 %.

Pourquoi les Moocs bénéficient-ils d'un tel traitement de faveur, surtout de la part d'institutions et enseignants de grand renom, qui n'ont pas pour habitude de brader leurs enseignements ?

Bien faire et faire le bien

La réponse à cette question n'est pas simple, mais les résultats d'une très récente enquête publiée sur le site de [The Chronicle of Higher Education](#) fournit des éléments fort intéressants à ce niveau.

Cette enquête, première du genre, a été réalisée auprès des enseignants américains engagés dans la conception et l'animation de Moocs sur les plateformes EdX, Coursera et Udacity. Au mois de février 2013, 184 enseignants ont été sollicités, et 103 ont répondu à l'enquête.

L'enquête visait à connaître le sentiment des enseignants sur les Moocs en général et sur le leur en particulier (chacun n'ayant réalisé qu'un seul Mooc au moment de l'enquête), à quantifier le temps consacré par les enseignants à la conception et à l'animation des Moocs, à savoir si et comment les Moocs étaient intégrés à l'activité habituelle des enseignants, et enfin à connaître l'opinion de ces derniers quant à l'impact des Moocs sur l'accès aux études du niveau *college* aux Etats-Unis.

Sans entrer dans le détail des résultats, absolument passionnants, qui sont à lire sur le site de *The Chronicle of Higher Education*, soulignons quatre points qui semblent expliquer au moins en partie pourquoi des cours en ligne à si faible taux de réussite enthousiasment tant d'institutions académiques :

- En concevant et animant leur Mooc, les enseignants n'ont absolument pas eu l'impression de brader leur savoir ou leur savoir-faire. Ils y ont consacré un temps important (100 heures de préparation en moyenne, 5 à 10 heures de présence hebdomadaire pendant le déroulement du cours) et ont cherché à donner le meilleur de ce qu'ils savent faire.

- Les enseignants ont effectué ce travail bénévolement, sur leur temps personnel. Comme c'est le cas pour tout dispositif innovant, les pionniers du Moocs sont dans leur immense majorité des enseignants volontaires.

- Les enseignants ayant créé des Moocs n'avaient dans leur majorité jamais expérimenté la formation à distance, et étaient même réservés sur cette modalité de formation. Ils en ont découvert la valeur et l'intérêt à l'occasion des Moocs. Ils en ont tiré des éléments qui amélioreront leurs pratiques en classe (structuration de leur cours, intérêt comparé des ressources pédagogiques mises à disposition des étudiants, contenu et forme des évaluations...).

- Le taux de réussite moyen dans les Moocs animés par ces enseignants s'élève à 7,5 % des participants initialement inscrits. C'est très peu, mais cela représente quand même, toujours en moyenne, 2 600 personnes, soit infiniment plus que le nombre d'étudiants en présence réussissant le même cours chaque année...

On comprend donc que du point de vue de l'enseignant, les Moocs soient des dispositifs excitants, stimulants, grisants parfois, lui donnant une visibilité considérable, à la fois dans la communauté académique et dans le grand public. Cet argument est important pour les répondants à l'enquête, mais la raison principale qui les a poussés à s'engager dans un Mooc reste l'altruisme, la volonté de diffuser les savoirs auprès de larges groupes, en espérant que certains d'entre eux puissent un jour accéder à un diplôme de *college* plus vite et pour moins cher qu'en passant par les dispositifs habituels.

En s'engageant dans les Moocs, les enseignants pionniers ont donc la conviction de bien faire, et de faire le bien.

15 ans d'expertise e-learning barrés d'un trait

Mais hélas, ces sentiments absolument respectables ne suffisent pas à garantir la qualité d'un dispositif de formation, qu'il soit en ligne ou en présence. Les acteurs expérimentés de la formation en ligne le savent pertinemment, eux qui depuis plus de 15 ans doivent constamment prouver que la FAD n'est pas de la formation au rabais, et pour cela accumulent des innovations pédagogiques de grande qualité, à faire pâlir d'envie les tenants du tout présentiel qui daigneraient s'y intéresser. Les pionniers des Moocs le reconnaissent d'ailleurs volontiers : ils ont trouvé dans cette modalité particulière de formation en ligne des éléments leur permettant d'améliorer leur cours en présence. S'ils avaient fréquenté les plateformes de formation en ligne plus tôt, il y a longtemps qu'ils auraient pu en bénéficier.

Car les Moocs n'ont pas été conçus par des professionnels de la formation en ligne. Ce déficit de compétences est absolument frappant dans la plupart des Moocs académiques (les xMoocs), qui présentent un visage pédagogique ancien, entièrement tourné vers l'enseignant plutôt que vers l'apprenant. Comme si quinze ans de recherche et de pratiques de FAD avaient été barrés d'un trait.

C'est ce qu'affirmait Josie Taylor, professeure à l'Open University britannique, lors d'une rencontre consacrée à la formation ouverte en ligne pour l'enseignement supérieur, organisée

à Londres le 5 février 2013. Ses propos sont repris dans un article publié [sur le site du Times Higher Education](#).

Pas d'éthique pour les xMoocs

J. Taylor constate que de très nombreux apprenants sont abandonnés à leur sort dans les Moocs et décrochent. Même en considérant que la moitié environ des inscrits initiaux à un Mooc ne se connecte jamais, la faible proportion de ceux qui, parmi les 50 % restants, parviennent à la fin du cours et réussissent l'examen n'est, selon J. Taylor, pas compatible avec l'éthique professionnelle de l'enseignant. Les Moocs ne doivent donc en aucun cas être payants, car ils n'offrent pas la qualité minimale d'un enseignement en ligne digne de ce nom, qui prête attention aux apprenants et leur propose des mécanismes d'accompagnement qui en mèneront une proportion très significative jusqu'à la réussite.

Pendant la même rencontre, Diana Laurillard, qui enseigne l'usage des TIC en éducation au London Knowledge Lab, a mis très fortement en doute les motivations altruistes non des enseignants qui ont créé les premiers Moocs sur les plateformes américaines les plus connues, mais des investisseurs qui ont injecté des millions de dollars dans ces plateformes. Selon elle, ces investisseurs se moquent bien de la diffusion universelle des savoirs. Ils visent uniquement l'exploitation des données collectées sur les plateformes.

J. Taylor et comme D. Laurillard pointent la faible qualité des xMoocs présents sur les grandes plateformes américaines. *"On ne peut pas les considérer comme une révolution. Pédagogiquement, l'énorme majorité des cours propose de la présentation, des gens qui parlent (talking heads). Nous nous sommes dit pendant des années qu'il fallait en finir avec cette pédagogie, et la voilà qui revient en force"*, dit D. Laurillard.

Moins mais mieux

L'amertume de ces spécialistes de la formation en ligne et de l'usage des TIC en éducation et formation est palpable. Mais on relèvera aussi chez elles la volonté de faire autrement. Il est plutôt encourageant que [FutureLearn](#), le consortium britannique qui proposera très prochainement des Moocs sur la plateforme du même nom, ait été créé à l'initiative de l'Open University. On peut espérer que l'expérience considérable accumulée par cette université en ligne (première université britannique avec 250 000 étudiants, dont 185 000 à l'intérieur du Royaume-Uni) soit réinjectée dans les Moocs et contraignent l'ensemble des acteurs mondiaux à adopter des standards de qualité plus élevés, principalement au niveau de l'accompagnement des apprenants. Car entre un Mooc suivi par 70 000 personnes, dont 5 000 seulement obtiendraient le certificat de réussite, et un Mooc de 3 000 apprenants dont 2 500 réussiraient l'épreuve finale, devinez lequel aurait le plus de succès ?

Références

Kolowich S. : [The Professors Who Make the MOOCS](#). The Chronicle of Higher Education, 18 mars 2013

Parr C. : [Will Moocs fail to give students help they need ?](#) Time Higher Education, 14 février 2013.

Illustration : [Marynchenko Oleksandr, Shutterstock.com](#)

- Mots-clés : [Qualité De L'Éducation](#) , [indicateurs qualité](#) , [Évaluation Qualité E-Learning](#) , [MOOC](#) , [Mesures D'Accompagnement](#) , [Éthique](#) , [Limites](#)
- Sujets : [Formation à distance](#) , [Évaluation - Reconnaissance des acquis](#) , [Enseignement - Didactique - Pédagogie](#) , [Conception de cours](#) , [Technologies en éducation](#) , [Formation des maîtres](#)

Article 11 : Le grand méchant MOOC ou la rupture en marche dans l'éducation supérieure

<http://philippesilberzahn.com/2013/04/15/grand-mechant-mooc-rupture-en-marche-dans-education-superieure/>

Publié le [15 avril 2013](#) | [22 Commentaires](#)

J'ai eu l'occasion d'exprimer dans deux articles précédents pourquoi je pensais que les grandes écoles de commerce étaient en train de subir une rupture profonde de leur environnement. La raison est que leur modèle économique est à bout de souffle et qu'elles se font attaquer de toutes parts, et en particulier par le développement de solutions lignes dites « MOOC » ce qui signifie massive online open courses. En fait il serait plus exact que les MOOC n'attaquent pas directement les grandes écoles, du moins pas encore, et c'est là tout la difficulté. Pour comprendre pourquoi, un petit détour historique s'impose...

En janvier 2000, j'eus une conversation instructive avec un ingénieur d'un opérateur télécom français à propos de la téléphonie sur Internet. Selon lui, ça ne fonctionnait pas. Or que je lui faisais remarquer que je m'en servais tous les jours, il maintenait son jugement que la voix sur Internet, ça ne marche pas. Il m'a fallu un moment pour comprendre que ce qu'il voulait dire, c'était en fait « ça ne marche pas aussi bien que la téléphonie circuit (la techno de l'époque) ». Et c'est vrai qu'il avait raison : utiliser Internet pour téléphoner signifiait coupures, temps de latence, mauvaise qualité, etc. C'était souvent très frustrant. Mais c'était gratuit. Et pour moi, gratuit c'était fondamental car je n'avais pas les moyens de dépenser 1€/minute pour parler tous les jours à ma future femme à l'autre bout du monde.

Et nous commettons souvent la même erreur que le technicien télécom : nous jugeons la nouvelle technologie à l'aune de l'ancienne, avec les mêmes critères. La téléphonie sur Internet est-elle d'aussi bonne qualité que la téléphonie circuit en 2000? Certainement pas, et de loin ! Mais ce n'est pas en termes de technologie contre technologie qu'il faut raisonner, mais en termes de consommation. La téléphonie internet s'adresse à cette époque à ce qu'on appelle des non-consommateurs, c'est à dire ceux qui ne peuvent pas se payer les appels internationaux. Pour eux, la téléphonie sur Internet est largement suffisante, je peux en témoigner, car c'est ça, ou rien.

Rapporté à notre débat sur les MOOC, ça donne ceci : On me dit que jamais les MOOC ne remplaceront le contact privilégié entre l'élève et le professeur, qui seul permet le véritable apprentissage. A cela je réponds qu'on se moque du monde: j'ai un neveu en première année de médecine. Il y a dans son université environ 1.000 étudiants comme lui, répartis dans trois amphis. Dans le premier, un professeur débite son cours devant 300 étudiants-on me parlera du contact « privilégié » dans ces conditions. Dans les deux autres amphis, son cours est retransmis... sur écran. **Cette idée de contact privilégié entre enseignant et étudiant est largement mythique.**

Je réponds ensuite que l'enseignement est de facto désormais devenu une corvée dont tout universitaire un tant soit peu raisonnable et qui veut faire carrière souhaite se débarrasser à meilleur compte possible pour se consacrer à ce véritablement sur quoi il est évalué, la publication d'articles scientifiques. Les larmes versées sur la possible disparition de contact « privilégié » sont bel et bien des larmes de crocodiles: et si le plus douloureux, au fond, n'était pas que **les MOOC venaient piquer aux grandes écoles quelque chose dont, au fond, elles ne veulent plus?**

On me dit aussi « Ah mais les MOOC c'est un mode passif d'apprentissage ». Je réponds à cela que quiconque a passé seulement une heure sur un MOOC n'aura pas manqué de noter qu'il sont certainement beaucoup plus actifs et beaucoup plus sociaux que la salle de classe moyenne somnolente, cachée derrière une forêt d'ordinateurs furieusement connectés à Facebook, que beaucoup d'enseignants côtoient régulièrement.

Mais malgré cela, les MOOC sont-ils aussi bon qu'un enseignement en salle avec un professeur prêt à répondre à nos questions ? Pas aussi bons que les meilleurs professeurs, sans aucun doute. Mais que les professeurs médiocres ou non motivés par l'enseignement? Ou encore que ceux qui doivent faire face à 300 élèves? Pas si sûr... Dit autrement, **on compare les MOOC à une version idéalisée d'un enseignement qui, s'il a jamais existé, a largement disparu.**

De toute façon là n'est pas le vrai débat. Car combien d'enfants peuvent se payer un prof dans une salle ? Combien d'adultes peuvent se permettre d'aller en cours à 8h du matin et dépenser 12.000€ par an dans une école de commerce ? 3% de la population cible ? 4% ? C'est aux autres que les MOOC s'adressent. À ceux qui, de toute façon, ne pourront JAMAIS aller dans cette salle de classe tant vénérée, lieu d'un contact « privilégié ». À ceux pour qui les MOOC, ce sera mieux que rien, car aujourd'hui ils n'ont rien. Lisez Mohammed Yunus, le fondateur de Grameen Bank, expliquer que quelques heures d'éducation même mal faite transforment des vies dans un pays sous-développé. Ce serait ne rien avoir compris ni à l'innovation en général ni aux MOOC en particulier que de ne pas avoir compris cela. Avec les MOOC, nous visons ce que le chercheur en innovation Clayton Christensen appelle les « non consommateurs », les exclus de fait du système. Exclus pour cause de ressources (augmentation continue des frais de scolarité qui rendent les études de moins en moins accessibles), exclus pour cause de modalités (pas de cours en soirée, la nuit, pendant les vacances) ou exclus pour cause de particularités (apprendre à son rythme, à sa manière, sans le regard des autres, etc.) **Les MOOC visent avant tout ces non-consommateurs, exclus du système.** Se focaliser sur le contact privilégié, à supposer qu'il existe, c'est ignorer qu'il existe d'autres dimensions dans le processus d'enseignement, et que celles-ci sont tout aussi importantes.

J'entends également souvent l'argument culturel – Ah les MOOC c'est un truc d'Américains naïfs et obsédés par la technologie. Alors que nous, français, nous ne nous en laissons pas compter et attendons de voir si tout cela est bien sérieux. Une fois ces niaiseries gauloises débitées, il nous appartient plus sérieusement de décider si nous resterons dans nos écoles de riches pour les riches, ou si nous voulons offrir au reste du monde une possibilité d'apprendre et de progresser dans la vie. Les américains sont peut-être naïfs, mais je préfère cent fois leur naïveté à notre scepticisme destructeur. Poudre aux yeux que les MOOC ? Tout ce qui s'écrit en France aujourd'hui sur les MOOC aurait pu s'écrire sur les différentes innovations technologiques qui ont jalonné ces dernières années et qui ont transformé, et continueront à transformer, notre monde. Qu'on se rappelle l'évaluation condescendante d'Internet par nos

bureaucrates dans le fameux rapport They, par exemple (voir mon billet à ce sujet [ici](#)). **Les réactions aux MOOC en France sont caractéristiques d'un pays que le progrès a fini par dégoûter.**

Naturellement, il reste beaucoup à faire pour que les MOOC soient un vrai moyen d'éducation. C'est ce que rappelait Daphne Koller, fondatrice de Coursera, dans un commentaire hélas passé inaperçu: Très consciente des limites actuelles, elle conçoit le développement de sa solution Coursera comme un *processus d'apprentissage* pour améliorer sans cesse son offre. **Il faut regarder les MOOC non pour ce qu'ils sont aujourd'hui – une technologie en émergence, déjà fascinante et qui marche bien, mais pour ce qu'ils deviendront.** Il faut donc éviter cette erreur classique de juger une innovation de rupture à l'aune de la technologie dominante aujourd'hui, sans se demander ce qu'elle peut devenir demain, un peu comme si on avait décidé de l'avenir de l'automobile en comparant le fardier de Cugnot au cheval en 1765.

En conclusion, les MOOC – sous une forme ou sous une autre – sont amenés à être un mode plein et entier d'enseignement. On peut comprendre l'inquiétude de certains à l'idée que ceux-ci remettent en question l'existence-même des écoles en tant qu'institutions. Ce ne serait pas la première fois qu'une innovation de rupture reconfigure une industrie en faisant disparaître certains acteurs et en en faisant émerger d'autres. Les éditeurs de musique, devenus inutiles, en savent quelque chose. Du point de vue de ces écoles, c'est évidemment embêtant, mais du point de vue des utilisateurs, c'est sans intérêt. Seul compte, et seul doit compter, la capacité nouvelle à enseigner plus, mieux, et surtout à plus de gens. Et c'est ce que les MOOC permettent.

Note: voir mon article précédent sur la question ici: [« La grande rupture qui menace les écoles de commerce. »](#) Voir également [« la sous-estimation initiale des innovations de ruptures. »](#) Note: le lecteur avisé aura bien noté que les MOOC ne représentent pas la seule rupture en marche dans l'éducation supérieure: 42, l'école d'informatique créée par Xavier Niel, est un autre exemple dans un domaine différent, mais non moins important.

Article 12 : Un MOOC pour alimenter le débat citoyen

<http://tipes.wordpress.com/2013/04/03/un-mooc-pour-alimenter-le-debat-citoyen/>

3 avril, 2013 — Jean-Marie Gilliot

Nous commençons mardi dans le cadre de [l'UeB C@mpus](#) une nouvelle expérience qui s'annonce passionnante, à savoir tenter d'amener chercheurs, décideurs, associations, représentants de la société civile, enseignants, détenteurs de connaissances et d'attentes à échanger dans un espace numérique, et à se constituer comme communauté abordant des questions de sociétés.

Nous avons choisi pour amorcer cette communauté la forme d'un événement de construction collaborative, sur une durée limitée. Bref un MOOC au sens connectiviste, sur le modèle des cours proposés par George Siemens. Nous pensons particulièrement aux cours où il pose la question de l'évolution des systèmes éducatifs ([CHFE12](#), ou [edfuture](#) pour le plus récent).

Si la question du futur de l'éducation est effectivement une question importante, d'autres questions se posent dans nos sociétés modernes. Parmi celles-ci, la thématique « risques,

aléas et vulnérabilité pour les sociétés littorales » peut fédérer, notamment en Bretagne, où un réseau de recherche sur le sujet est en cours de création. La question est heureusement plus large que la Bretagne, et ce débat sera ouvert à tous ceux qui voudront s'y joindre.

Nous profitons donc de cette dynamique pour proposer une forme originale de mobilisation pour construire un consensus au travers d'une appropriation sociale des sciences.

Certains voient la diversité comme une source de réussite des MOOCs dits connectivistes. Les différences de parcours des participants et la nature profondément pluridisciplinaire du questionnement seront donc nous l'espérons des éléments qui contribueront à la réussite de notre projet. Il paraît également important d'expérimenter ces formes d'enrichissement mutuel dans des contextes autres que la problématique de l'éducation. Une des difficultés principales sera sans doute l'appétence des participants à contribuer dans un environnement numérique ouvert.

La première phase a donc débuté mardi 2 avril, à l'occasion des [conférences de recherche organisées par l'UeB à Brest](#). Nous avons réuni les scientifiques qui ont répondu favorablement au sujet, pour les mobiliser, construire avec eux la trame des thématiques qui donneront l'ossature au projet.

Nous travaillerons ensuite à l'organisation d'un corpus accessible. Notre objectif est de lancer le cours en lui-même après les municipales de l'an prochain, pour éviter des positionnements par trop partisans en période électorale.

Je vous laisse découvrir les différents partenaires de ce projet au travers du [programme du séminaire de lancement](#). Je trouve pour ma part enthousiasmante la phrase finale : « Ce projet s'inscrit donc dans le cadre des humanités numériques ».

Ma participation s'inscrit bien dans la diffusion de ce que nous, animateurs, [avons appris dans ITyPA](#), mon diaporama est donc largement inspiré de ce que l'équipe de ITyPA a déjà présenté par ailleurs, comme exemple d'inspiration et comme base de travail pour cette nouvelle aventure.

À l'issue de cette première réunion, je ressors très impressionné par la multiplicité des questionnements suscités par ce projet : la question de la constitution d'un corpus partagé, de la multiplicité des points de vue qui vont apparaître, les questions des modes de construction de la connaissance non seulement chez les chercheurs mais aussi les autres acteurs, mais surtout ce qui ressort est bien la question de l'impact sur les pratiques des chercheurs, la position du chercheur entre observateur de phénomènes, constructeur de sens, diffuseur et acteur. On touche bien ici toutes ces dimensions dans ce projet. La question de la place du chercheur dans la société se posera bien au travers de ce projet, qui nous fera donc avancer dans nos réflexions.

<http://tipes.wordpress.com/2013/04/05/mooc-une-innovation-de-rupture-point-de-vue-economique/>

Article 13 : Réseaux numériques et réseaux sociaux : vers le développement de l' "autoformation sociale de configuration" ?

Loïc Bremaud - <http://www.pratiques-de-la-formation.fr/Reseaux-numeriques-et-reseaux.html>

Le développement des réseaux numériques a considérablement facilité l'autoformation, et aussi le développement des réseaux sociaux. Internet est ainsi le reflet de sociétés plus mouvantes et interactives, des évolutions qui répondent aux impératifs de don et de contre-don. Il s'agit ici d'un modèle d' "*autoformation sociale*". L'interaction est une construction continue des acteurs, un processus actif et créatif. De nombreux auteurs insistent sur la liberté laissée aux acteurs, mais la réciprocité est aussi une des conditions du maintien d'un membre dans la vie de ce réseau. Quant à sa porosité, c'est à la fois sa force et sa faiblesse. Car il peut connaître de fortes dérives : cocons fermés, communautés affectives dans l'état mouvant des relations interpersonnelles. Finalement, un réseau est une "*configuration*", "*fruit d'un regroupement d'acteurs, liés entre eux par des relations informelles, et ayant des intérêts communs*". Les échanges produits appartiennent au registre de l' "*autoformation sociale de configuration*". Cette configuration qui désigne une situation concrète d'interdépendance, la "*structure sociale*" vue à hauteur d'individu. La communauté des pairs se révèle pourvoyeuse d'orientation. L'autoformation sociale participe du besoin fondamental d'identification, elle est "*l'élan que se donnent des acteurs dans un espace d'interdépendance*". Ce ne sont donc pas les réseaux numériques qui créent les réseaux sociaux – même s'ils facilitent grandement les échanges et le repérage des ressources.

par Loïc Brémaud maître de conférences associé à l'Université de Rennes-II, est consultant en organisation pour les collectivités territoriales du département d'Ille-et- Vilaine, au sein du CDG 35 (institution d'aide et de conseil en matière de gestion de personnel, née des lois de décentralisation de 1982).

in Actualité de la formation permanente n° 215

Nicolas Deguerry, Centre-Inffo

Article 14 : Mooc : mode ou révolution ?

[http://www.pourseformer.fr/formation/des-formations-dans-l-air-du-temps/formation-continue/h/6ae762f322/a/moocnbsp-mode-ou-revolutionnbsp.html?xtor=EPR-11-\[ENT_Zapping\]-20130409--108077372@239095287-20130409063345](http://www.pourseformer.fr/formation/des-formations-dans-l-air-du-temps/formation-continue/h/6ae762f322/a/moocnbsp-mode-ou-revolutionnbsp.html?xtor=EPR-11-[ENT_Zapping]-20130409--108077372@239095287-20130409063345)

Proposés aujourd'hui par les universités les plus prestigieuses, les Mooc ("massive open on-line courses"), plates-formes collaboratives de cours gratuits en ligne, offrent aux candidats à la recherche de formations des ressources considérables tout en bouleversant les apprentissages.

Avis aux porteurs de projet de création de start-up : inutile de s'envoler pour suivre les cours d'entrepreneurship de l'université de Stanford, véritable pépinière de success-stories. Les recettes et conseils délivrés aux entreprises californiennes sont désormais accessibles en un clic depuis le site de l'institution...

Des séquences hebdomadaires. Dès le mois d'avril, sept programmes, du lancement de sociétés technologiques au développement de la créativité en passant par l'exploration de modes de financement innovants, seront dispensés entièrement en ligne, sous forme de séquences hebdomadaires alternant courtes présentations de fondamentaux et conduite de projets associant des apprenants du monde entier. Testée l'année dernière, cette plate-forme collaborative nommée Venture Lab a réuni 37.000 "étudiants" originaires de 150 pays...

Quelle validation ?

Cette offre gratuite n'est qu'une infime partie du catalogue de cours à distance proposé par l'établissement, qui, comme nombre d'universités américaines, surfe depuis un an sur la vague des Mooc. De leurs sites ou à partir de plates-formes privées, telles Coursera ou edX (lancées par le MIT et Harvard), elles essaient ces cours sous forme de séries de modules de dix à vingt minutes, conçus pour être suivis en ligne et complétés, pour certains d'entre eux, par des exercices destinés à mesurer les compétences acquises.

L'obtention du diplôme en débat. Tout comme dans un amphi, le cours est dispensé pendant une période limitée. Les étudiants assidus peuvent se voir remettre des certificats, ou mieux passer, moyennant finances, des examens dont la "valeur marchande" fait débat : pourront-ils demain être convertis en crédits et dispenser les candidats qui frappent à la porte des universités partenaires des enseignements équivalents, voire permettre d'obtenir un diplôme totalement en ligne ?

Une grande diversité de cours. En attendant, la palette des thèmes est impressionnante : les sciences de l'ingénieur, et notamment l'informatique, tiennent le haut du pavé. Mais on peut, par exemple sur Coursera, s'initier à l'ingénierie financière et au management des risques avec un enseignant de Columbia, tirer parti des comportements irrationnels pour développer son business en suivant les conseils d'un professeur de l'université de Duke, appliquer des méthodes mathématiques pour résoudre des questions philosophiques en écoutant deux chercheurs de l'université Ludwig Maximilian de Munich, ou découvrir l'architecture de la Renaissance en Italie, d'Alberti à Bramante, en bénéficiant de l'expertise de l'université romaine de la Sapienza.

Les écoles françaises sur les rangs

"Parti des États-Unis, ce phénomène est en train de gagner toute la planète universitaire : chaque semaine, des colloques sont organisés sur ce thème. Les établissements sont en ébullition", résume Jean-Marie Gilliot, enseignant à Télécom Bretagne et l'un des initiateurs d'un premier Mooc expérimental français dédié à l'apprentissage sur Internet. Coursera affiche plus de 200 cours provenant de 62 établissements partenaires, dont 29 nouveaux pour le seul mois de février. Les compteurs s'affolent aussi du côté d'edX, qui compte une vingtaine de partenaires, dont six l'ont rejoint le mois dernier. Si la plupart des cours sont en anglais, des offres en espagnol, en italien, en chinois ou en français commencent à voir le jour.

Les Suisses plus rapides. Dans l'univers francophone, l'École polytechnique de Lausanne, suivie par l'université de Genève et à partir de l'automne prochain par Polytechnique, ont tiré les premières. L'école de Palaiseau va proposer quelques cours du tronc commun (mathématiques, informatique) suivi par les étudiants qui fréquentent le campus.

X pour l'international. “Nous souhaitons répondre à une demande de francophones situés à l'étranger”, précise Frank Pacard, directeur général adjoint à l'enseignement. Aucune autre institution hexagonale n'est encore sur le point de se jeter à l'eau, mais chacune cogite, prête à passer à l'offensive. Les 2,8 millions d'“étudiants” de Coursera et les 700.000 d'edX ne laissent pas de marbre les établissements. Impossible de passer à côté d'une telle vitrine pour attirer les meilleurs éléments dans leurs filets... “Notre initiative a sans aucun doute créé un élan au sein des écoles de ParisTech”, poursuit Frank Pacard.

Le réseau des écoles centrales est lui aussi sur les rangs, comme les établissements lyonnais (École centrale, EM Lyon, École normale supérieure...), ou encore Grenoble École de management. Et les écoles de télécoms lancent des ballons d'essai destinés actuellement à leurs étudiants.

Convaincre les enseignants

Chacun aiguise ses armes, attendant de se faire courtiser par Coursera ou edX... “Ce sont en effet les plates-formes qui décident à qui elles font appel pour compléter leurs offres, souligne Jean-Pierre Berthet, directeur de la stratégie numérique de l'École centrale de Lyon. Du coup, nombre d'institutions réfléchissent à des alternatives du type plates-formes proposées par des fédérations d'écoles ou d'universités sur le modèle britannique.”

Futurelearn, la plate-forme anglaise. Dix-sept institutions d'outre-Manche viennent ainsi d'unir leurs forces, sous la férule de l'Open University, pour créer leur propre réseau, Futurelearn. Grandes absentes de cette union : Cambridge et Oxford, même si les responsables de Futurelearn, concurrent des plates-formes américaines, entendent bien faire de nouveaux émules.

Entre 20.000 et 30.000 €. Néanmoins, pour les écoles et universités qui ne veulent pas rester à quai, les freins à lever sont nombreux : “Créer un module diffusable sur ces plates-formes nécessite entre 20.000 et 30.000 €”, a calculé Marcel Lebrun, professeur à l'université catholique de Louvain et président de Claroline. Cette plate-forme, qui regroupe 13 établissements belges, français, espagnols, canadiens, marocains et chiliens, propose aujourd'hui un logiciel en open source utilisé par les partenaires pour leurs besoins internes, mais qui pourrait demain servir de support au lancement d'un Mooc.

S'interroger sur sa valeur ajoutée. Autre limite, et non des moindres : convaincre les enseignants de s'engager dans l'aventure... “L'existence des Moocs va obliger même ceux qui ne passeront pas devant la caméra à s'interroger sur leur valeur ajoutée : que peuvent-ils apporter de plus que la diffusion de savoirs standardisés si ceux-ci transitent désormais sur Internet ?” lance Pierre Guy Hourquet, doyen d'Euromed Marseille.

Pédagogie inversée. “Et même si les Mooc ne sont qu'un feu de paille, ils auront eu le mérite de nous inciter à nous pencher sur les modèles de pédagogie inversée, où ce n'est plus le professeur qui dispense son cours aux étudiants, mais les étudiants qui posent des questions aux enseignants”, conclut Marcel Lebrun. Une révolution...

Laurence Estival

Avril 2013

Article 15 Autoformation et réseaux d'apprentissage Philippe Carré cite Sandra Enlart

<http://www.ki-learning.fr/web2.0/autoformation-et-reseaux-dapprentissage-3-sandra-enlart/>

Intervenant dans le cadre de l'[Université Ouverte de la Compétence](#) le mardi 19 mars 2013, [Philippe Carré](#) a fait siennes les propositions et l'analyse de [Sandra Enlart](#), directrice générale d'[Entreprise & Personnel](#) dans un entretien accordé à l'[AEF](#)

Sur la question de l'[imputabilité](#) des dépenses de formation professionnelle. Elle fait le constat d'

Un décalage de plus en plus impressionnant entre ce qu'on appelle aujourd'hui formation, mais qui ne permet pas toujours d'apprendre, et les processus d'apprentissage qui sont à l'œuvre et qui permettent de professionnaliser et de développer les compétences.

Ainsi, elle identifie « **cinq critères invariants** qui permettent de penser qu'un salarié peut être considéré comme un « apprenant' » :

1. l'implication dès la décision de départ en formation,
2. la mise en place d'un « accompagnement pédagogique »,
3. le « choix de la modalité pédagogique, en fonction du contexte de l'apprenant et du contenu [de la formation] »,
4. la mise en place d'une « évaluation [qui] porte sur le transfert des compétences en situation professionnelle »
5. et la « reconnaissance de l'apprentissage qui a été transféré ».

Elle estime qu'en s'appuyant sur ces cinq critères, il serait possible de repenser une définition de l'imputabilité des actions pour le développement des compétences mais aussi d'« innover autour de pratiques qui les respectent », ce qui permettrait notamment de faire « rentrer dans ce cadre **la formation en situation de travail.** »

Quant au tutorat de formation, il répondra aux attentes de l'invariant « Accompagnement pédagogique » si et seulement si, il est centré sur les processus d'apprentissage et non sur les contenus, il doit donc être assuré par un « pédagogue » dit-elle et non par un enseignant. ici l'interview de l'[AEF](#) « **Financement de la formation : l'imputabilité devrait être abordée sous l'angle de l'efficacité pédagogique (Sandra Enlart, E&P)** » du 27 mars 2013